

d'une certaine manière aux propriétés et relations. Lorsque Leśniewski développe les linéaments de ses théories logiques, il les expose en polonais; il déploie des démonstrations en utilisant abondamment la copule *jest* -le *est* polonais- qu'il associe aux noms qu'il utilise pour parler des objets [1916]. Il s'intéresse donc à des propositions particulières qui contiennent des noms, ceux-ci étant articulés entre eux par la copule, ce qui conduira Leśniewski à construire un calcul des propositions: la protothétique [1929], ainsi qu'à proposer un calcul des termes capables de représenter une théorie des noms: l'ontologie [1930]. Le génie de Leśniewski est associé à une exigence de rigueur peu commune; il connaît le danger attaché à la polysémie de certains éléments de la langue naturelle et plus particulièrement à la copule; de celle-ci il établira une signification unique qu'il utilise dans ses démonstrations. Cette signification est déterminée par l'axiome de son système.

#### Une base axiomatique pour l'ontologie de Leśniewski

L'unique proposition primitive de l'ontologie est un axiome et non pas un schéma d'axiome. Il contient un unique foncteur constant primitif, l'épsilon  $\epsilon$ . Il ne s'agit pas du symbole d'appartenance de la théorie des ensembles. Ce foncteur apparaît dans des propositions dites singulières dont la forme est la suivante:  $a \epsilon b$ . Cette proposition peut se lire de manière présémantique de la façon suivante:

$a \epsilon b$  : a est le (ou un des) b.

Les termes a et b représentent des objets formels de la catégorie syntactico-sémantique des noms: (N). L'épsilon  $\epsilon$  est donc un foncteur formateur de proposition à partir de deux arguments de la catégorie des noms: (S/NN).

Une proposition de la forme  $a \epsilon b$  possède la valeur *vrai* si et seulement si toutes les conditions suivantes sont réalisées:

- 1] le terme a ne représente pas un nom sans dénotation;
- 2] le terme a représente un nom individuel. Ce nom ne peut pas dénoter plus d'un individu;
- 3] si un terme est associé à un nom qui possède la même dénotation que celui associé à a, alors il est en correspondance avec les objets -ou l'objet- dont le nom est associé au terme b.

Cette signification de l'épsilon de Leśniewski s'exprime au travers de la réalisation formelle suivante dans laquelle  $\lfloor a \rfloor$  peut être lu "quel que soit a" et  $\lfloor \exists b \rfloor$  "il y a b".

Ax.:  $\lfloor ab \rfloor \lceil a \epsilon b \equiv \lfloor \exists c \rfloor \lceil c \epsilon a \rceil$ .

$\lfloor dc \rfloor \lceil (c \epsilon a . d \epsilon a) \supset d \epsilon c \rceil$ .

$\lfloor c \rfloor \lceil c \epsilon a \supset c \epsilon b \rceil$

Dans cette perspective,

Aristote est un philosophe de l'Antiquité  
est une proposition singulière vraie.

Merlin est un magicien

et L'homme est mortel

sont deux propositions fausses. Quoique bien formée et sensée, la première est fausse parce que *Merlin* ne dénote aucun objet. La deuxième l'est parce que *l'homme* dans ce contexte est un nom général, il désigne plus d'un individu. En fait il s'agit de la forme contractée d'une universelle affirmative qui peut s'exprimer ainsi:

$$[c] \lceil c \epsilon a \supset c \epsilon b \rceil$$

et qui serait vraie.

Quelques remarques s'imposent.

- Ce n'est pas par coquetterie que j'ai choisi de représenter la quantification d'une autre manière que celle utilisée généralement. Dans l'ontologie de Leśniewski, la quantification ne possède pas le caractère existentiel implicite des logiques classiques ni celui explicite des logiques libres -classiques. Dans la perspective d'une interprétation sur un domaine sémantique, elle ne saurait donc être objectuelle. Existence et quantification sont ici dissociées.
- La lecture de l'axiome conduit à penser que les termes de la catégorie des noms supportent trois significations. Un terme de cette catégorie n'appartient qu'à une seule catégorie grammaticale: celle des noms. Seule son interprétation logique permet de distinguer des noms de fonctions dénotatives différentes. En effet, le langage de l'ontologie permet de représenter des noms individuels (ceux qui ne dénotent qu'un individu comme *Aristote*), des noms généraux (qui désignent non une classe d'individus, mais l'extension elle-même comme *Nicolas Bourbaki*), enfin des noms vides (qui ne dénotent aucun individu comme *Merlin*).
- L'ontologie de Leśniewski est une logique libre, même si elle ne l'est pas au sens classique du terme. Elle est une logique libre parce qu'elle permet un parler de termes qui peuvent être pensés comme associés à des noms non dénotants. Elle diffère des logiques classiques par le fait que sa quantification ne supporte aucun engagement existentiel.

#### Les directives de définition

L'ontologie de Leśniewski est une logique et, comme telle, elle contient des directives inférentielles. Elles sont au nombre de sept: une directive de détachement, une de substitution, une directive opérant sur la quantification, deux directives d'extensionnalité et deux de définition. J'insisterai uniquement sur les directives de définition. Elles permettent une expansion progressive des thèses du système. Le logicien peut ainsi introduire, sur la base des constantes et des catégories syntaxico-sémantiques que contient l'axiome ainsi que celles qu'il a préalablement inscrites, de nouvelles catégories syntaxico-sémantiques. En utilisant les informations contenues dans l'axiome, à savoir les quatre catégories syntaxico-sémantiques primitives: (S), (N), (S/NN), (S/SS), ainsi que les constantes associées à certaines d'entre elles, il est possible de construire de manière progressive des constantes d'une quelconque catégorie. Il est hors propos d'explicitier ici la formalisation des di-

rectives de définition. Je prie le lecteur d'accepter que les définitions que je lui présente sont conformes aux conditions imposées par ces règles. Elles sont donc des thèses de l'ontologie de Leśniewski.

Dans la perspective du *parler d'objet* qui nous intéresse, je propose les définitions suivantes:

$$D1 : \llbracket a \rrbracket \{a\} \equiv \llbracket \exists b \rrbracket \llbracket b \in a \rrbracket$$

Il y a un nom et ce nom dénote au moins un individu.

$$D2 : \llbracket a \rrbracket \{a\} \equiv \llbracket \exists c \rrbracket \llbracket (b \in a . c \in a) \supset b \in c \rrbracket$$

Il y a un nom et ce nom dénote au plus un individu.

$$D3 : \llbracket a \rrbracket \{a\} \equiv \llbracket \exists b \rrbracket \llbracket a \in b \rrbracket$$

Il y a un nom et ce nom dénote exactement un individu.

$$D4 : \llbracket ab \rrbracket \{ab\} \equiv (a \in b . b \in a)$$

Les noms a et b dénotent le même individu.

$$D5 : \llbracket ab \rrbracket \{ab\} \equiv \llbracket c \rrbracket \llbracket c \in a \equiv c \in b \rrbracket$$

Les noms a et b ont la même extension.

$$D6 : \llbracket ab \rrbracket \llbracket a \in \langle b \rangle \equiv (a \in a . \sim(a \in b)) \rrbracket$$

Le foncteur  $\sim$  représente la négation nominale.

$$D7 : \llbracket a \rrbracket \llbracket a \in \Lambda \equiv (a \in a . \sim(a \in a)) \rrbracket$$

Le terme  $\Lambda$  est le terme contradictoire, il est associé aux noms qui ne dénotent pas.

Partant de ces définitions et en utilisant l'axiome de l'ontologie et les directives, il est possible de déduire quelques résultats qui éclairent la position de Leśniewski quant au parler de la référence.

$$T1 : \llbracket \exists a \rrbracket \llbracket \sim \{a\} \rrbracket$$

Il y a un nom qui ne dénote pas.

$$T2 : \llbracket ab \rrbracket \llbracket a \in b \supset a = a \rrbracket$$

Quel que soit le nom a, s'il est un nom individuel, alors il est identique à lui-même.

$$T3 : \sim \llbracket a \rrbracket \llbracket a = a \rrbracket$$

Il n'est pas toujours le cas qu'un nom soit identique à lui-même.

$$T4 : \llbracket a \rrbracket \llbracket a \in \Lambda \supset \sim(a = a) \rrbracket$$

Si un nom a la même extension que le nom contradictoire, alors il n'est pas identique avec lui-même.

$$T5 : \sim \llbracket ab \rrbracket \llbracket \sim(a \in b) \supset a \in \langle b \rangle \rrbracket$$

Il n'est pas le cas que [quels que soient les noms a et b, s'il n'est

pas le cas que  $a$  est  $b$ , alors  $a$  n'est pas  $b$ ].

*Pi est un nombre impair ne peut être déduit de il n'est pas le cas que pi est un nombre pair.*

Cette illustration extrêmement succincte des propriétés et des qualités de l'ontologie avait pour objectif de mettre en évidence la très grande richesse expressive de ce système. Je résumerai les qualités de cette théorie en proposant plusieurs remarques.

- L'ontologie de Leśniewski ne présuppose pas l'existence d'un domaine d'objets non vide. En cela, elle est une logique universelle.
- Il est possible d'explicitier la signification de "existe" soit à travers le terme primitif de l'ontologie, soit d'une autre manière. Dans cette intention, Lejewski a développé un fragment de l'ontologie en utilisant un foncteur d'identité sur la base duquel on peut définir une relation d'identité qui est symétrique, transitive et non réflexive [Lejewski 1967].
- Les termes de la catégorie syntaxico-sémantique des noms ne désignent pas uniquement des individus dont on présuppose l'existence. Ils peuvent être également des noms qui ne dénotent aucun individu ou qui dénotent plusieurs individus. L'ontologie est donc une logique libre d'engagement existentiel. Les logiciens qui tentent de développer des logiques libres depuis quelque trente ans disposaient ainsi d'une théorie conforme à leur objectif; celle-ci a été exposée et entièrement formalisée entre 1919-1920! Ce qui a fait dire à V.F. Rickey *The people who are now making a big case for free logic are truly discovered America.* [Communication personnelle].
- La quantification n'est pas associée au problème de l'existence. Cette distinction est importante et *thereby abolishing certain confusions which vitiate some contemporary logics* [Henry 1972: 28-29]. Dans l'ontologie, le problème de la pertinence d'une expression relative à l'existence de quelque chose qui n'existe pas -problème longuement discuté par Quine- s'exprime et se résoud sans difficulté. Il en va de même de *l'actuel roi de France qui est chauve* : l'ontologie offre une solution sans pour autant attribuer une perruque à cette souveraineté.
- L'ontologie permet d'opérer avec une quantification sur toute catégorie syntaxico-sémantique pour autant qu'elle ait été préalablement introduite. Elle constitue donc un système d'ordre supérieur.
- Enfin, cette théorie offre la possibilité d'une expansion progressive des variables, des constantes et des catégories syntaxico-sémantiques. Cette expansion est génétique. Elle permet également, puisque la catégorie de toute inscription est contextuellement déterminée, de jouer avec la polysémie et ceci sans ambiguïté aucune.

## EPILOGUE

Dans les pages précédentes, j'ai tenté de montrer la position que soutient la logique classique par rapport au problème de la référence. J'ai esquissé les réformes que quelques logiciens ont développées de manière à libérer cette logique des présuppositions d'existence

attachées à ses termes. J'ai enfin présenté quelques aspects de la logique de Leśniewski qui offre des instruments particulièrement subtils pour traiter du problème de la référence. Pourtant, aussi remarquable que soit cette théorie, elle reste une logique formelle au sens classique du terme; bien que très riche dans son parler d'objets, elle ne saurait rendre compte du raisonnement naturel qui, non seulement utilise la relation de référence, mais encore la construit. Pour rendre compte de la construction de la référence dans le processus du développement de la connaissance, il apparaît nécessaire de disposer d'une autre logique encore. C'est dans ce sens que les travaux du Centre de Recherches Sémiologiques sont conduits [Borel, Grize, Miéville 1983]. Plus précisément, nous étudions actuellement la construction de la référence dans le contexte de la description [Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques, nos 51 et 52, recherche du FNRS no 1.139-0.85].

Denis MIEVILLE  
 Université de Genève et  
 Université de Neuchâtel

#### BIBLIOGRAPHIE

- Bencivenga E. [1986]: "Free Logics" in Gabbay D.; Guenther F. (eds): *Handbook of Philosophical Logic*. Vol. III: *Alternatives to classical Logic*. Dordrecht, Reidel Pub., 373-426.
- Borel M.-J.; Grize J.-B.; Miéville D. [1983]: *Essai de logique naturelle*. Berne, Francfort/M., New York, P. Lang.
- Corcoran J. [1973]: "Gaps between Logical Theory and Mathematical Practice" in Bunge M. (ed.): *The Methodological Unity of Science*. Dordrecht, Reidel Pub., 23-49.
- Grize J.-B. (éd.) [1984]: *Sémiologie du raisonnement*. Berne, Francfort/M., New York, P. Lang.
- Hailperin T. [1953]: "Quantification Theory and Empty Individual Domains", *Journal of Symbolic Logic*, 18, 197-200.
- Henry D.P. [1972]: *Medieval Logic and Metaphysics. A Modern Introduction*. London, Hutchinson.
- Kneale W. et M. [1962]: *The Development of Logic*. Oxford, Clarendon Press.
- Lambert K. [1963]: "Quantification and Existence", *Inquiry*, 6, 319-324.
- Lambert K. [1963]: "Existential Import Revisited", *Notre Dame Journal of Formal Logic*, IV: 4, 288-292.

- Lambert K. [1964]: "A Reduction in Free Quantification Theory with Identity and Descriptions", *Philosophical Studies*, 15, 85-88.
- Lambert K. [1967]: "Free Logic and the Concept of Existence", *Notre Dame Journal of Formal Logic*, VIII:1-2: 133-144.
- Lambert K., Meyer R.K. [1968]: "Universally Free Logic and Standard Quantification Theory", *Journal of Symbolic Logic*, 33: 1, 8-26.
- Lambert K.; Scharle T. [1967]: "A Translation Theorem for Two Systems of Free Logic", *Logique et analyse*, 39-40, 328-341.
- Largeault J. [1980]: *Quine: questions de mots: questions de faits*. Toulouse, Privat.
- Leblanc H.; Thomason R.H. [1962]: "Completeness Theorems for some Presupposition Free Logics", *Fundamenta Mathematicae*, 62, 125-164.
- Lejewski C. [1967]: "A Theory of Non-Reflexive Identity and Its Ontological Ramifications" in *Grundfragen der Wissenschaften und ihre Wurzeln in der Metaphysik*. München, Pustet, 65-102.
- Leśniewski S. [1916]: "Podstawy ogólnej teorii mnogości. I [Les fondements d'une théorie générale des ensembles]. *Prace polskiego koła naukowego w Moskwie. Sekcyz matematycznoprzyrodnicza*, 2.
- Leśniewski S. [1929]: "Grundzüge eines neuen Systems der Grundlagen der Mathematik", *Fundamenta Mathematicae*, 14, 1-81.
- Leśniewski S. [1930]: "Ueber die Grundlagen der Ontologie". *Comptes rendus des séances de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, classe III*, 23, 111-132.
- Martin R.M. [1962]: "Existential Quantification and the 'Regimentation' of Ordinary Language", *Mind*, 71: 525-529.
- Merleau-Ponty M. [1945]: *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard.
- Miéville D. [1984]: *Un développement des systèmes logiques de Stanislaw Leśniewski. Protothétique, Ontologie, Méréologie*. Berne, Frankfurt/M., New York, P. Lang.
- Quine W.V.O. [1954]: "Quantification and the Empty Domain", *Journal of Symbolic Logic*, 19: 3: 177-179.
- Quine W.V.O. [1961]: *From a Logical Point of View*. Cambridge, Harvard University Press.
- Rickey V.F. [1977]: "A Survey of Leśniewski's Logic", *Studia Logica*, 36, 407-426.
- 
- Russell B. [1970]: *Introduction à la philosophie mathématique*. Paris, Payot.

Collectif [1986]: *Le discours descriptif. Du texte aux objets de connaissance*. Université de Neuchâtel, Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques, nos 51-52.

Van Fraassen [1966]: "The Completeness of Free Logic", *Zeitschrift für Mathematische Logik und Grundlagen der Mathematik*, 12, 219-234.

---





De soi aux choses: la référence selon R. Chisholm  
 \*\*\*\*\*

## 1. PRELIMINAIRES

La problématique de la référence suscite l'intérêt de représentants de différentes disciplines. La réflexion du théoricien de la littérature se concentre sur les aspects du langage littéraire qui distinguent ce dernier du langage référentiel dont on se sert dans la vie quotidienne. L'expression littéraire peut bien mimer ce langage référentiel courant, mais aux yeux du théoricien de la littérature, elle produit seulement des "effets de réel" ou des "effets de sujet" et elle ne fait qu'imiter le "faire croire" propre au langage référentiel courant. Le théoricien de la littérature admet ainsi que nous possédons d'ores et déjà une bonne compréhension des procédés de référence caractéristiques du langage courant.

Quant à la réflexion philosophique sur la référence, elle porte plutôt sur les possibilités référentielles du langage courant et du langage scientifique, parce qu'elle y décèle des problèmes et une certaine complexité que révèlent la possibilité de se référer au non-existant, au passé, au futur, au possible, ou encore des phénomènes tels que le mensonge.

Cette réflexion peut être utile aussi au théoricien de la littérature, dans la mesure où, par sa propre préoccupation, il se rapporte aux possibilités référentielles du langage courant de deux manières au moins:

a) en affirmant que l'expression littéraire tend à mimer le langage référentiel courant;

b) en soutenant que l'expression littéraire comporte des possibilités qui excèdent celles du langage courant.

Certains philosophes comme H.-N. Castañeda cherchent d'ailleurs à développer, sous l'influence des "logiques libres" notamment, une théorie unifiée de la référence dont l'expression littéraire ne serait pas exclue, mais à laquelle elle serait au contraire pleinement intégrée.

---

La réflexion philosophique sur la référence présente donc un intérêt pour la théorie de la littérature. Meilleure sera la compréhension des capacités référentielles du langage courant, et meilleures semblent être les perspectives pour comprendre les structures de la référence en littérature.

## 2. LE CADRE DE LA THEORIE DE CHISHOLM

Roderick Chisholm a présenté dans un ouvrage de 1981 intitulé *The First Person*, une théorie de la référence élégante et simple en son principe. (Les indications de numéro de pages contenues dans le présent texte se rapportent à cet ouvrage). Mon but présent est d'exposer les idées fondamentales de cette théorie. Je n'aurai pas la possibilité d'entrer dans les applications de détail, souvent difficiles, que Chisholm donne de sa théorie.

Chisholm introduit son sujet en citant la question de Wittgenstein: "Qu'est-ce qui fait de ma représentation de lui une représentation de *lui*?" [*Investigations philosophiques*, II.iii]. L'ambition d'une théorie de la référence et de l'intentionnalité est d'apporter une réponse à cette question.

Il est utile de préciser que Chisholm se situe dans la tradition d'analyse de l'intentionnalité émanant de Franz Brentano. Comme ce dernier, Chisholm affirme que c'est la *pensée* qui "se dirige sur quelque chose" [p. 1]. Les phénomènes de référence qui se manifestent dans le langage dérivent de l'intentionnalité de la pensée. Chisholm soutient ainsi la primauté du psychologique ou de l'intentionnel sur le linguistique [p. 116]. Cette parenté intellectuelle va plus loin. Brentano refusait la théorie propositionnelle du jugement, selon laquelle le jugement consiste en l'acceptation d'un contenu propositionnel [voir à ce sujet l'étude de Chisholm sur Brentano citée à la fin du présent article]. Chisholm rejette, dans *The First Person*, la conception de l'intentionnalité pour laquelle les attitudes intentionnelles se ramènent à l'acceptation de propositions (*attitudes de dicto*).

Le titre du livre s'explique par le fait que, pour Chisholm, la première personne joue un rôle essentiel pour l'explication des phénomènes de référence. Selon lui,

la forme primaire de la référence est la référence à nous-mêmes que nous exprimons normalement lorsque nous utilisons le pronom de la première personne. [p. 1]

Comme nous allons le voir, la référence à d'autres personnes ou objets se fait par le moyen de la référence à soi-même [p. 1]. Cette position représente un renversement de perspective par rapport à des conceptions défendues antérieurement par Chisholm et par ailleurs communes dans la philosophie analytique du langage.

Elle s'éloigne de manière décisive de l'analyse classique selon laquelle la référence s'effectue par l'utilisation des termes singuliers, noms propres tels que "Socrate" ou "le Mont-Blanc" ou descriptions définies telles que "la capitale de la Finlande".

## 3. L'"ONTOLOGIE PURIFIEE"

La première personne occupe ainsi le rôle central de cette théo-

rie. En outre, la théorie de Chisholm se fonde sur une ontologie bien définie. Celle-ci admet l'existence de certaines entités appartenant à un nombre restreint de genres; d'une part, au genre des choses individuelles, ainsi que de leurs parties, et d'autre part, à trois genres d'objets platoniciens, c'est-à-dire abstraits et éternels: les propriétés, les relations et les états de choses (*states of affairs*).

### 1. Les propriétés

Les propriétés sont abstraites [p. 16]. Nous n'appréhendons jamais de propriétés individuantes, c'est-à-dire telles que nécessairement, elles appartiendraient à un et un seul individu.

Les propriétés sont telles qu'elles peuvent être exemplifiées. Elles peuvent aussi rester non exemplifiées [p. 5].

Les propriétés peuvent être conçues, et cela même si elles ne sont pas exemplifiées. C'est-là une condition plus importante qu'il n'y paraît au premier abord. Elle exclut de la présente ontologie des propriétés qui seraient exprimées par des suites de mots incluant des termes indexicaux (par exemple "propriétaire de ce livre", "assis près de cet homme"). Ces propriétés, qui nous rapporteraient à des choses ou à des situations individuées, ne pourraient manifestement pas être conçues si elles restaient non exemplifiées.

Cette théorie de la référence s'élabore donc sans recourir aux éléments suivants, que d'autres théories ont cru devoir admettre dans leur ontologie:

- a] les propriétés indexicales individuantes (telles que la propriété exprimée par: "être identique à cette chose");
- b] les moments du temps ("...a lieu à la date t" n'exprime pas une propriété);
- c] les événements (*events*);
- d] les mondes possibles.

Ces éléments sont superflus, dit Chisholm. La théorie des propriétés est dite "purifiée".

### 2. Les relations

Des objets peuvent être en relation les uns avec les autres. On obtient alors quelque chose qui est analogue à ce qu'est l'exemplification pour les propriétés. Les relations doivent aussi pouvoir être conçues, qu'elles soient exemplifiées ou non [p. 6].

### 3. Les états de choses (*states of affairs*)

Les états de choses aussi peuvent être conçus mêmes s'ils ne sont pas réalisés. Aussi les états de choses, pris au sens défini ici, n'incluent-ils pas ce qui s'exprime par des phrases en première personne ou par des phrases incluant des expressions indexicales.

Telles sont donc, selon Chisholm, les entités qu'il faut accepter pour rendre compte des capacités référentielles qui sont les nôtres. Toute référence peut s'exprimer à l'aide de ces entités.

#### 4. LES PHRASES A LA PREMIERE PERSONNE

Le point de départ de Chisholm -qui paraît de prime abord marginal par rapport au problème qui nous occupe, celui de la référence-, ce sont les phrases à la première personne, des phrases qui ont suscité l'intérêt des philosophes du langage.

Considérons la phrase: "Je suis debout."

Selon une transcription usuelle de ces phrases que Chisholm lui-même a admise dans des publications antérieures à *The First Person*, on devrait les transcrire ainsi:

Il existe un x tel que [(x est identique à moi) et (x est debout)].

On voit que, par cette transcription, on admet une certaine propriété (exprimée par "...est identique à moi") dont le seul rôle serait individuant: une "haecceité" selon l'expression du philosophe médiéval Jean Duns Scot.

Dans la "théorie purifiée" de Chisholm, de telles propriétés ne sont pas admises. Ainsi, il n'y a pas non plus de propositions en première personne, bien qu'il y ait des phrases en première personne. Le rôle de celles-ci (et aussi de celles qui contiennent des indexicaux) n'est pas d'exprimer des propositions.

Mais comment faut-il donc les interpréter? Selon Chisholm, elles expriment des *attributions* plutôt que des propositions. Mais avant de développer ce point, Chisholm se tourne vers une question qui a retenu l'attention de plusieurs philosophes: il existe une forme de référence à soi qui ne revient pas simplement une forme de référence *de re* au sujet. D. Lewis a parlé à ce titre d'intentionnalité *de se*, qui est logiquement distincte de l'intentionnalité ordinaire *de re*. Cette indépendance apparaît si l'on considère l'exemple suivant: le fait, pour moi qui suis l'homme le plus grand, de croire que l'homme le plus grand est sage (intentionnalité *de re*) n'est ni nécessaire, ni suffisant pour que je croie que je suis moi-même sage (intentionnalité *de se*). En fait, les quantificateurs et les variables ordinaires ne suffisent pas à rendre la particularité des phrases contenant des locutions incluant "je - moi-même" [p. 20]. C'est ainsi qu'apparaît l'irréductibilité de l'intentionnalité *de se*.

Cette intentionnalité *de se* est au coeur de la théorie de Chisholm. Elle va lui permettre, non seulement de donner une interprétation nouvelle des phrases à la première personne, mais encore de formuler toute sa théorie de l'intentionnalité.

## 5. LES ATTITUDES INTENTIONNELLES

Il a été question plus haut de la primauté du psychologique selon Chisholm. Dans cette perspective, la référence à des choses s'effectue selon les diverses attitudes intentionnelles dont nous sommes susceptibles: croire, craindre, désirer, espérer, penser à, connaître, etc.

Chisholm discute en particulier de la croyance, mais ses résultats s'appliquent également aux autres attitudes intentionnelles.

Le postulat de Chisholm est le suivant: toute attitude intentionnelle a une forme primaire qui est une attribution d'une propriété au sujet lui-même. C'est-là la forme la plus fondamentale des attitudes intentionnelles. Il y a donc une primauté de l'intentionnalité *de se*, de l'intentionnalité dans laquelle on se prend soi-même pour objet. Celle-ci inclut deux relations intentionnelles primitives: concevoir une propriété, et se prendre soi-même pour objet d'attribution de cette propriété. La référence *de se* est la référence de base: a) elle est irréductible aux autres; b) elle constitue une base appropriée pour expliquer les autres formes de référence et d'intentionnalité. La primauté du *de se* explique qu'une phrase *de se* ("x croit qu'il est lui-même sage") implique la phrase *de re* ("x croit que x est sage"), mais n'est pas impliquée par elle.

Les différentes attitudes intentionnelles doivent être construites comme des relations entre un sujet et autre chose. Selon une conception assez répandue, il doit s'agir de phrases ou de propositions [p. 27]. Chisholm, lui, comprend la croyance comme une relation entre un "croyant" et une propriété qu'il s'attribue à lui-même. C'est ce que Chisholm appelle l'"attribution directe". Il remplace donc l'expression: "x croit qu'il est lui-même F" par "x attribue directement (donc, par définition, à x) la propriété d'être F".

La forme primaire de la croyance est l'attribution directe d'une propriété à soi-même:

"Je crois que je voyage dans une certaine direction"  
devient

"je m'attribue directement la propriété de voyager dans une certaine direction".

Je suis l'objet d'une telle croyance (attribution directe), et la propriété que je m'attribue (ou que je crois que j'ai) est le contenu de cette croyance.

Toute autre référence peut être expliquée sur la base de l'attribution directe [p. 28].

## 6. L'ATTRIBUTION INDIRECTE

Comment fait-on pour prendre d'autres objets comme ob-

jets de référence? Comment est-il possible de se référer à des individus autres que soi-même? Comment fais-je de vous mon objet intentionnel?  
[p. 29]

La réponse est la suivante: je fais de vous mon objet intentionnel en m'attribuant à moi-même une certaine propriété. La propriété est telle qu'elle vous spécifie par rapport à moi et vous fait ainsi l'objet d'une attribution *indirecte*. La thèse centrale de Chisholm est donc que l'attribution indirecte est un cas spécial de l'attribution directe, et non l'inverse comme beaucoup de philosophes l'ont admis.

Il faut distinguer ici trois aspects. La propriété qui vous est attribuée représente le contenu de l'attribution indirecte (et le contenu explicite de la croyance), et la chose à laquelle cette propriété est attribuée est l'objet de l'attribution indirecte. De plus, le "croyant" attribue directement (c'est-à-dire, à lui-même), la propriété d'avoir une relation identifiante à l'égard de la chose qui exemplifie le contenu que le "croyant" lui attribue indirectement [pp. 29-30]. Enfin, le "croyant" saisit la relation identifiant son objet en tant qu'elle est impliquée (psychologiquement) par la propriété complexe qu'il s'attribue à lui-même.

Ainsi, il y a une certaine relation R qui est telle que vous êtes la chose à l'égard de laquelle s'établit cette relation R (par exemple, "être la personne à qui je parle"). Cette relation identifie (*singles out*) pour moi l'objet de l'attribution indirecte, c'est-à-dire, dans notre exemple, vous. Elle signifie qu'il y a une et une seule chose ou personne à l'égard de laquelle la relation R s'établit et que cette chose ou personne a la propriété d'être F.

On peut encore formuler cette solution ainsi:

Je vous attribue indirectement, sous une certaine description D (qui mentionne la relation identifiante R), la propriété F.

Il y a toujours une telle description, même si elle n'est pas explicitée [p. 33]. Et si elle l'est, elle est forcément lacunaire, car elle est toujours liée à un contexte précis.

## 7. OBJET ET CONTENU DE L'ATTRIBUTION

Dans la présente théorie, la référence ne s'explique donc pas par l'acceptation de propositions, mais par l'attribution de propriétés. L'objet de l'attribution directe est toujours soi-même. Le pronom personnel "je" -dans son usage primaire- indique l'objet d'attribution directe [p. 41]. L'objet de l'attribution indirecte est la chose ou la personne à laquelle quelqu'un attribue indirectement une propriété.

Quelqu'un pourrait bien sûr aussi attribuer une propriété à soi-même de manière indirecte, sans attribuer directement cette propriété à soi-même [p. 34]. C'est ainsi que le philosophe Ernst Mach, montant dans un tramway pragoïse, voyait entrer un homme auquel il trouvait un air de pédagogue pouilleux; il ne se rendait pas compte que c'était lui-même qu'il voyait entrer, le fond du tramway étant équipé d'une

glace. Comment analyser cette situation, sinon en disant que Mach s'attribuait indirectement la propriété d'être un pédagogue pouilleux, sans du tout songer à une attribution directe de cette propriété [p. 34]?

Toute croyance est réductible à l'attribution à soi-même (attribution directe) d'une propriété, et le sujet "croyant" est l'objet primaire de toute croyance (et des autres attitudes intentionnelles).

## 8. LA CROYANCE *DE DICTO*

Jusqu'ici, il a été question de la croyance *de re*. Qu'en est-il de la croyance *de dicto*, qui consiste en l'acceptation de propositions ou d'états de choses? Dans des travaux antérieurs, Chisholm avait cherché à réduire la référence *de re* à la référence *de dicto*. Tout en considérant que la plupart des phrases déclaratives expriment l'attribution plutôt que l'acceptation de propositions [p. 55], il propose maintenant la définition suivante de la croyance *de dicto*.

Le fait que p est accepté (*de dicto*) par x signifie que, par définition [p. 38]:

1. Il y a un et un seul état de choses que p;

et que:

2. ou bien a)

x attribue directement à x la propriété d'être tel que p est le cas  
ou bien b)

x attribue à l'état de choses que p, qui est ce qu'il conçoit, la propriété d'être le cas (attribution indirecte).

De plus, l'attribution directe implique une attitude *de dicto*: si x attribue à x la propriété d'être F, la proposition que quelque chose est F sera acceptée par x.

## 9. LES TERMES INDEXICAUX

Chisholm entreprend alors de réduire les différents termes indexicaux avec les moyens de son ontologie purifiée. La fonction primaire des indexicaux, souligne-t-il, est d'indiquer l'objet de l'attribution, et non d'exprimer le sens de l'attribution [p. 45]. Les termes indexicaux servent en effet à identifier les choses, non à les décrire. Et c'est par rapport à nous-même que s'effectue cette identification.

Il en va ainsi, tout d'abord, du pronom de la première personne, "je". La phrase "je suis debout" exprime la propriété du locuteur d'être un x tel que: x attribue directement à x la propriété d'être debout (ou bien: x croit qu'il est lui-même debout).

Cela peut se formuler également ainsi:

Le pronom de la première personne spécifie l'objet de l'attribution directe, mais il n'exprime pas une partie du contenu de cette attribution. "Je" est un terme singulier qui n'a pas de sens (dans l'acception de Frege) pour le locuteur: la première personne n'est pas conçue comme exemplifiant une certaine propriété.

Alors que l'usage primaire de "je" est d'indiquer l'objet de l'attribution directe, l'usage primaire de "ceci" ou d'autres termes indexicaux est d'indiquer l'objet de l'attribution indirecte -et non pas le contenu [p. 45].

La phrase "cette chose est F" est utilisée pour exprimer. La propriété suivante du locuteur: il croit qu'il est lui-même tel que la chose sur laquelle il attire notre attention est F.

"Cette chose est F" exprime aussi une attribution indirecte. La propriété d'être F est attribuée ici indirectement; cependant, il n'y a pas ici une propriété indexicale qui constituerait le sens de l'expression "cette chose".

L'expression indexicale "ici" est interprétée de la manière suivante: "quelque chose ici est p" exprime la propriété suivante du locuteur: être un x tel que x croit qu'il est lui-même dans un endroit où quelque chose est F.

L'expression indexicale "maintenant" appelle la remarque suivante: il n'y a pas de propriété identifiante de "maintenant". Dire d'un état de choses qu'il a lieu maintenant, c'est dire qu'il est en train d'avoir lieu. "Maintenant" est redondant.

## 10. LES NOMS PROPRES

Leur rôle (dans l'usage référentiel) est de diriger l'attention de l'auditeur sur l'objet de l'attribution indirecte du locuteur, mais non d'exprimer le contenu de l'attribution [p. 56].

La transmission d'attributions indirectes inclut les moments suivants:

- j'indique mon objet et je vous le fait ainsi isoler,
- je veux que vous connaissiez le contenu de mon assertion (c'est-à-dire, la propriété que j'attribue indirectement à l'objet),
- je veux que vous attribuiez le même contenu au même objet.

---

Le sens indexical du nom propre est une propriété de celui qui utilise le nom.

Il faut distinguer ici le sens du locuteur et le sens de l'auditeur. La relation identifiante n'est pas forcément la même [p. 59]. Il



est entendu aussi que le nom propre est utilisé dans son sens usuel [p. 60]. Il y a donc un sens secondaire qui se superpose au sens indexical. Ce sens secondaire revient à la propriété, que le locuteur s'attribue à lui-même, d'utiliser le nom à la manière dont il est ordinairement utilisé [p. 65].

## 11. CONCLUSIONS

Toutes les croyances sont donc des attributions directes. Je suis l'objet de ces attributions, mais non une partie de leur contenu. C'est-là un point kantien [p. 85]: le "je" ne figure pas parmi les contenus de pensée. Les contenus de ces attributions, ce sont les propriétés que par ces attributions, je m'attribue à moi-même [p. 75].

Je conclurai par deux points.

a] Il aurait été utile que Chisholm précise laquelle des deux thèses suivantes il adopte (comme J. Kim le souligne dans son utile discussion de *The First Person*, dans laquelle il distingue cependant encore une troisième thèse non considérée ici):

(1) toutes les attitudes intentionnelles enveloppent essentiellement une intentionnalité *de se*,

(2) toute attitude intentionnelle est ou bien attitude *de se* ou bien réductible à une attitude *de se*.

En fait, l'analyse des attitudes intentionnelles pourrait conduire à certaines complications, dont celles causées par l'existence de relations intentionnelles entre le sujet et des objets abstraits (propriétés, etc.) qu'il conçoit. Or concevoir la propriété F ne semble pas être une attitude *de se* dans la mesure où F est pris ici pour objet, et non soi-même. Chisholm semble donc devoir s'orienter vers la thèse (1).

b] L'attribution directe (qu'on pourrait appeler aussi auto-attribution) prend pour objet une sorte d'origine de coordonnées spatiales et temporelles, origine qui est le terme obligé des relations identifiantes. Identifier un objet (en l'absence de propriété identifiante), c'est identifier par rapport à soi, ici et maintenant. Par là, il apparaît que l'objet de l'attribution directe est un objet tout à fait particulier, une origine de toute indexicalité. La théorie de Chisholm fait remarquablement voir comment la référence s'effectue à partir du point de vue de la première personne.

Cependant, on peut se demander si cette théorie rend complètement justice au phénomène de la référence, en particulier en tant que le langage est concerné. D'une certaine façon, le langage semble distendre le rapport entre référence et auto-attribution, dans la mesure déjà où il rend transmissibles certains contenus de croyance. Je me demande donc si la théorie de Chisholm, dans la version que nous en donne *The First Person*, est définitive. Mais mon but n'a pas été d'en explorer les éventuelles limites, mais plutôt de montrer son originalité et de don-

ner quelques exemples de son pouvoir explicatif.

Daniel SCHULTHESS  
Université de Neuchâtel

#### NOTE

Mes vifs remerciements s'adressent à Bruno Schuwey et à Kevin Mulligan. Les commentaires de ces familiers de la pensée de Chisholm m'ont été très utiles. Il va de soi cependant que ma responsabilité pour les défauts des présentes pages reste entière.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Castañeda H.-N. [1985-1986]: "Objects, Existence and Reference: A Prolegomenon to Guise Theory", *Grazer philosophische Studien*, vol. 25/26, 3-59.
- Chisholm R. [1981]: *The First Person. An Essay on Reference and Intentionality*. Brighton, Harvester (Royal Institute of Philosophy Benefactors Lectures 1979).
- Chisholm R. [1982]: "Brentano's Theory of Judgment" in *Brentano and Meinong Studies*. Amsterdam, Rodopi, 17-36 (Studien zur österreichischen Philosophie, III).
- Kim J. [1985-1986]: "Critical Notice of E. Chisholm, *The First Person*", *Philosophy and Phenomenological Research*, 46, 483-507.
-